

min le sceptre et la couronne, le manteau et la bannière; celui qui devait le sacrer était choisi, et c'était Georges de Bade, évêque de Metz; il avait parole de l'empereur Frédéric III d'être nommé par lui vicaire général, et en échange il lui avait promis sa fille Marie pour son fils Maximilien. Enfin il étendait les bras pour toucher d'une main à l'Océan, et de l'autre à la Méditerranée, et chaque fois qu'il se montrait à ses futurs sujets et qu'il parcourait son royaume à venir, c'était sur quelque cheval de guerre dont l'équipement avait coûté le prix d'un duché, ou sous quelque dais d'or, humblement porté par quatre seigneurs, et alors les peuples, qui le regardaient passer dans sa magnificence, pensaient en tremblant à sa force, à sa puissance et à sa colère, et se rangeaient sur son passage en disant : « Malheur à nos villes, malheur à nous! car voici venir le lion de Bourgogne. »

Ces deux hommes, qui se trouvaient ainsi en face l'un de l'autre et prêts à lutter, c'étaient Louis le Rase et Charles le Téméraire.

Voici quelle était la position du roi de France :

Il venait de signer un traité avec le duc de Bretagne, allié incertain, qu'il ne maintenait dans son amitié que par l'or et les promesses; il venait de renouveler les trêves avec le roi d'Aragon. Il avait fait assassiner le comte d'Armagne, qui cherchait à introduire les Anglais en France, fait avorter la comtesse, qui était enceinte, et s'était emparé du comté. Il avait empoisonné le duc de Guienne et réuni son duché à la couronne; il avait mis le duc d'Alençon en jugement et confisqué ses seigneuries; il avait fait exécuter le cométable de Saint-Pol et aboli sa charge; il avait fait assiéger le duc de Nemours dans Carlat; enfin il venait de marier sa fille Jeanne à Louis, duc d'Orléans, et sa fille Anne à Pierre de Bourbon, sire de Beaujeu. En ce moment, c'est-à-dire vers la fin de l'année 1473, il s'occupait de réconcilier l'archiduc Sigismond avec les Suisses, faisant offrir à l'un l'argent nécessaire pour le rachat de son duché, et aux autres de les prendre à sa solde. Il envoyait une ambassade au roi René pour produire les anciennes prétentions qu'il avait à titre de créancier et d'héritier, par sa mère, de toutes les seigneuries et domaines de la maison d'Anjou, et les nouveaux droits que madame Marguerite, reine d'Angleterre, qu'il venait de délivrer par la paix de Pecquigny, y avait ajoutées encore par la cession entière qu'elle avait consentie de tous ses héritages dans la succession du roi René. Puis, tous les troubles apaisés à l'occident et au midi, tous ses filets tendus à l'orient et au nord, il prétexta, comme toujours, un pèlerinage, choisit Notre-Dame-du-Puy-en-Velay, qui était célèbre par une image de la Vierge, sculptée en bois de Sethim par le prophète Jérémie, et, le 19 de février 1476, il partit de Plessis-lès-Tours dans cette sainte intention; mais, ayant reçu de grandes nouvelles, il

s'arrêta à Lyon. L'araignée était au centre de sa toile.

Voici maintenant quelle était la position du duc de Bourgogne :

Il venait de conclure un traité d'alliance avec l'empereur; il s'était emparé de la Lorraine; il avait fait son entrée à Nancy, ayant le duc de Tarente, fils du roi de Naples, à sa droite, le duc de Clèves à sa gauche, et à sa suite le comte Antoine, grand bâtard de Bourgogne, les comtes de Nassau, de Marb, de Chimay et de Campo-Basso; il comptait parmi ses généraux Jacques, comte de Romont, oncle du jeune duc régnant de Savoie, et, parmi ses dévoués, Louis, évêque de Genève; il avait contracté alliance avec le duc de Milan, au fils duquel il avait promis sa fille, déjà promise au duc de Calabre et à l'archiduc Maximilien. Il venait d'obtenir du roi René la parole qu'il le nommerait son héritier; enfin, disposant du pays de Ferrette, qui lui était cédé en gage par le duc Sigismond, il y avait envoyé un gouverneur, Pierre de Hagenbach, qui était un homme de grand courage à la guerre, mais violent, luxurieux et cruel; du reste, courtisan de l'ambition du duc, et de ses plus amis et de ses plus fidèles. Tout lui paraissait donc préparé à merveille pour faire la guerre au roi de France lorsque les mêmes nouvelles qui avaient arrêté Louis à Lyon arrêtaient Charles à Nancy.

Comme nous l'avons dit, Pierre de Hagenbach avait été envoyé comme gouverneur dans le pays de Ferrette. Il y était insolemment entré, suivi de son armée et précédé de quatre-vingts hommes d'armes marchant devant lui, portant sa livrée, qui était blanche et grise, avec des dés brodés en argent et ces deux mots : *Je passe*. Une des principales conditions de la mise en gage du pays de Ferrette était que les libertés des villes et des habitants seraient conservées : la première chose que fit le gouverneur, au mépris de cet engagement, fut de mettre un pfening de taxe sur chaque pot de vin qui se devait boire. Il interdit la chasse aux nobles; ce qui était cependant une prérogative inaliénable, puisqu'ils étaient possesseurs libres de leurs terres. Il donna des bals dans lesquels ses soldats s'emparèrent des mariés, et déchirèrent les habits des femmes jusqu'à ce qu'elles fussent nues; il enleva des maisons paternelles de jeunes filles qui n'étaient pas nubiles encore; il força des couvents, et donna à ses soldats comme un butin de guerre les épouses du Seigneur. Il s'était emparé du château d'Ortenbourg et de tout le val de Viller, qui appartenait aux Strasbourgeois. Il avait fait des courses dans les principautés des seigneurs de l'Alsace et des bords du Rhin, et dans les évêchés des prélats de Spire et de Bâle; il avait arrêté et mis à rançon un bourgmestre de Schaffhausen; il avait planté l'étendard de Bourgogne dans la seigneurie de Schenkelberg, qui appartenait aux gens